

Kolwezi : les mortiers partent pour l'aventure....

Un témoignage du Général de corps d'armée (2S) Jean-Tristan VERNA

Le 18 mai, vers 2 heures du matin, les choses sérieuses commencent lorsque le clairon de service sonne le rassemblement aux quatre coins de la cité des cadres...

J'étais lieutenant, affecté au 2^{ème} REP depuis huit mois, chef de la section mortiers 81. Pour mes légionnaires, comme pour moi, l'opération à Kolwezi fut une extraordinaire aventure, même s'il ne faut pas oublier le drame humain de cette sanglante prise d'otages, ni que onze militaires français, dont cinq légionnaires, y laissèrent la vie.

L'aventure de « la première fois » !

Première opération, seuls deux cadres avaient connu le Tchad une décennie plus tôt ; et donc, premier saut opérationnel, avec les munitions...

Premiers pas en Afrique, et quelle Afrique ! Lointaine, mythique Katanga, un paysage d'usines, de mines à ciel ouvert inondées, de cités ouvrières, entrecoupées de voies ferrées et de lignes à haute tension, avec des nuits glaciales, nous qui avons choisi de laisser les effets chauds et les sacs de couchage dans des sacs « charlie » qui n'arrivèrent jamais !

Baptême du feu. Un peu celui qu'on essuie, de loin, de nuit, et sans trop savoir qui tire et sur qui ! Celui qu'on délivre avec nos mortiers, quelques heures à peine après le saut. Sans oublier la rafale qui au lever du jour cueille le « katangais » égaré dans la position de batterie de la section !

Premier contact avec la réalité de guerre : les prévisions de pertes effarantes qu'on nous annonce avant le départ, l'ordre d'abandonner nos blessés là où ils tombent, sur la zone de saut pour deux de ma section, les alignements de corps en décomposition dans les rues, par famille, devant chaque maison, en majorité des Africains...

Enivrantes ou éprouvantes, ces « premières fois » ont maintenu les jeunes hommes que nous étions dans une exaltation permanente !

L'aventure du chaos et du rythme opérationnel !

De la mise en alerte à la fin des opérations de combat dix jours plus tard, le rythme fut intense et épuisant. Arrivée tard à Kinshasa et faute de place dans les avions disponibles, la section est larguée en deuxième vague le 20 mai, après un périple de quarante-huit heures (Calvi, Solenzara, Abidjan, Kinshasa, Kamina, Lubumbashi, Kolwezi), cinq décollages, quatre atterrissages, un saut de nuit annulé in extremis « portières ouvertes », puis après quelques heures de bivouac sous les ailes, saut au lever du jour sur la DZ du centre-ville, au moment où, après la traditionnelle accalmie de la nuit, les combats reprennent, en particulier sur le point précis fixé pour le regroupement de la section !

On a beaucoup parlé des parachutes américains. Ça ne m'a pas franchement marqué, chaque légionnaire s'est « démer... », même si l'élégance ne fut le fort au moment de l'embarquement.

La découverte des C130 zaïrois, c'est autre chose... les sièges qu'on ne peut pas relever, la petite sonnerie qui tient lieu de klaxon à la mise au vert, la fébrilité des largueurs pour manipuler nos gaines collectives qui fait s'écraser un des quatre mortiers, le badin un peu élevé qui nous fait prendre une belle châtaigne à l'ouverte du T10 « voile d'abord »...

Une minute après le saut, les réseaux radio sont ouverts, une nouvelle situation, de nouveaux ordres, il faut changer de point de regroupement - compliqué sur une DZ sans

visibilité - récupération des gaines mortiers dans les arbres du club hippique, mise à l'abri des blessés, première mission pour reconnaître une gare de triage. Une heure et demie après le « go », la section se motorise dans le garage d'une usine – j'ai des as du démarreur avec moi...- et part renforcer une compagnie de combat larguée la veille. Découverte des quartiers européens dévastés et jonchés de cadavres. Ce sera ensuite l'enchaînement des missions jusqu'au combat de Metalshaba en fin d'après-midi. Bivouac en batterie, dans l'herbe à éléphant, on claque des dents, casque sur la tête...

Après les trois jours de combat qui assurent la prise de la ville et la mise en sécurité des Européens, le régiment a monté pendant une semaine des opérations quotidiennes avec alternativement deux compagnies sur quatre, pour éliminer les éléments ennemis résiduels et fouiller les environs de Kolwezi. Élément d'appui unique, la section mortiers a été engagée dans toutes ces opérations, enchaînant mises en place de nuit, positions de batterie, tirs, infiltrations à pied, embuscade de nuit, raid motorisé vers la frontière d'Angola, avec de brefs bivouacs dans la cour du lycée dévasté de Kolwezi. La récupération de nos véhicules arrivés de Calvi renforce les effectifs et donne plus souplesse.

Mon souci principal, ce furent les munitions de mortier. A une trentaine, nous avons sauté avec 200 obus, le double de la dotation prévue, répartis entre les gaines collectives, les gaines individuelles des pourvoyeurs et la musette de tous les autres ! Mais très rapidement, nous avons manqué d'appoints de charges, ces fragiles pastilles remplies de poudre qu'on plaçait à l'époque sur les empennages des obus, en fonction de la portée souhaitée. Peu ont résisté aux manipulations d'avant et après le saut. Faute de pouvoir tirer nos obus français, nous nous sommes rabattus sur des projectiles de fabrication israélienne trouvés sur place et dont il a fallu extrapoler les tables de tir, ce qui ne manqua pas de créer quelques tensions au sein de l'encadrement ! D'autant que les restrictions mises rapidement à l'emploi intempestif des munitions explosives empêchèrent tout tir d'essai préalable... on a joué sur les distances de sécurité des troupes amies.

Jouer sur les distance de sécurité, pas facile quand on ne sait pas exactement où l'on est et que la configuration du terrain ne permet pas de tirer à vue ! Cette opération déclenchée sans renseignements, fut conduite avec très peu de cartes. Chef de section mortiers, j'avais la chance d'en avoir une des rares fournies par Paris avant le départ, puis ce furent quelques plans directeurs tirés à Kolwezi même qui permirent d'y voir un peu plus clair dans une topographie constamment modifiée par les travaux miniers, la prolifération des cités ouvrières, l'ouverture de nouvelles pistes, etc... Autour de Kolwezi, notamment le premier jour, la prise en compte des objectifs et le réglage des tirs ne furent pas trop compliqués, et le résultat jugé bon. Par la suite, en périphérie, ou plus loin dans la brousse, ce fut plus approximatif, mais personne ne vint se plaindre !!! Pour limiter les risques, j'ai fait le choix de ne tirer qu'avec la pièce qui avait effectué le réglage, la dispersion normale faisant le reste pour couvrir l'objectif, quitte à avoir des chefs de pièces frustrés...

Après ces dix jours très soutenus, le régiment entama son rapatriement, en ne laissant à Kolwezi qu'une compagnie et la section mortiers. S'en suivirent deux semaines et demie de patrouilles et d'embuscades dans les cités autour de Kolwezi, de surveillance du pont de la Lualaba, à une trentaine de kilomètres de la ville, de tirs d'instruction et d'entraînement avec l'armée zaïroise, une occasion d'utiliser des types d'obus et des méthodes de tir que nous n'avions vus que dans les livres... Le 14 juin, la section quitta une ville pillée, vidée de ses Européens et d'une bonne partie de ses habitants, où notre mission d'empêchement des règlements de comptes commençait à devenir difficile ! La relève par la brigade marocaine fut bienvenue ; nous lui fîmes cadeau de nos GMC dont certains avaient transporté le 2^{ème} REP dans les Aurès.

Ces vingt-cinq jours d'engagements continus ont été l'opération fondatrice, un condensé de ce que j'ai vécu par la suite, en Afrique, au Liban, dans les Balkans : un rythme soutenu, des missions aussi variées qu'imprévues, des règles d'emploi des armes fluctuantes et évolutives, l'utilisation des équipements à adapter aux circonstances, des alliés compliqués – amis un jour, hostiles le lendemain -, la pression de la communication – à Kolwezi, les journalistes furent rapidement omniprésents -,..., heureusement, on ne m'a jamais plus ordonné d'abandonner mes blessés, même si à Beyrouth ils attendirent trois semaines avant de pouvoir être évacués !

Une aventure légionnaire...

Pour le jeune officier que j'étais, Kolwezi fut aussi une aventure humaine, avec ses hauts et ses bas, mais riche d'expériences, avec quelques figures d'Africains, noirs ou blancs, bien typés et souvent forts en gueule, sans oublier les journalistes, de toutes nationalités, que le régiment expédiait volontiers à la section mortiers.

Ce sont mes légionnaires qui m'apprirent le plus. Des cadres pas toujours faciles à persuader que les choix tactiques pas très orthodoxes imposés par la situation doivent être respectés, mais des légionnaires qui percutent, même les plus jeunes. J'en reverrais toujours un, parmi les moins dégourdis à Calvi, à peine breveté, descendre en quatrième vitesse de l'eucalyptus où il était branché, avec sa gaine chargée à quatre obus non dégrafée ! Les blessés graves du saut qui acceptent d'être abandonnés au pied d'un arbre sur la DZ, mes deux radios, posés avec moi dans une petite clairière d'herbe à éléphant, qui me tendent les combinés avant même d'avoir dégrafé leur harnais, les équipes de pièces qui enfourment les obus à une vitesse prodigieuse, les débrouillards, qui démarrent les véhicules ou fabriquent du pain (les rations de combat ne sont jamais arrivées, mais ont bien été facturées par l'Intendance en rentrant à Calvi ! on a découvert les conserves de dinde des rations américaines qui jonchaient le terrain).

Bien évidemment, quelques déceptions : celle d'avoir dû me passer de mon adjoint, maintenu en stage mortiers lourds à l'école d'infanterie – il m'a bien manqué dans les derniers jours lorsqu'une partie de ma section a été transférée à Lubumbashi, pour des missions et dans une ambiance propice aux dérapages -, celle de voir la rareté des récompenses accordées, en regard des risques pris et des résultats obtenus ! Mais ce furent autant de leçons retenues pour la suite...

Huit mois après Kolwezi, la section, transformée en mortiers lourds, est partie vers d'autres aventures au Tchad, opération Tacaud ; comme beaucoup d'autres régiments, nous étions entrés dans le cycle des OPEX qui se poursuit depuis. Mais depuis quarante ans, il y a peu de jours où je n'ai pas pensé à la petite sonnerie du C130...